

Une
question



La chronique
de l'abbé Lafargue

Se priver de chocolat en carême?

Vous avez prévu de vous priver de chocolat durant 40 jours parce que c'est bon, c'est tellement bon, c'est vraiment trop bon? Pardon de vous le dire, mais vous n'avez pas tout à fait compris le sens du jeûne de carême.

Se priver de quelque chose en carême n'a de sens que si cette chose nous éloigne de Dieu. Or Dieu est bon, de même que le chocolat. Ce qui est bon ne nous éloigne pas forcément de Dieu. C'est l'abus de bonnes choses qui pourrait éventuellement nous en éloigner, la glotonnerie. Alors, le chocolat vous éloigne-t-il de Dieu? Faut voir!

Par ailleurs, se priver d'une chose ne revêtira un sens de carême que si cette privation, ce «moins», débouche sur un «plus». Un repas en moins permet d'économiser quelques sous, par exemple. Mettons-nous cet argent de côté pour le partager avec qui en a besoin? Voilà un moins pour un plus! Un repas en moins donne du temps libre: que faisons-nous de ce temps? Un repas en moins permet d'autres rencontres: les vivrons-nous? Voilà des «plus» à la place des «moins»!

La question capitale que chacun de nous doit se poser en ce début de carême, c'est: «Qu'est-ce qui m'éloigne de Dieu?». Ce n'est que lorsque j'aurai la réponse à cette question que je pourrai m'en priver et faire en sorte que mon jeûne débouche sur un «plus».

Vous mangez trop de chocolat et cela fait du mal à votre corps, temple de l'Esprit? Voilà une vraie raison de vous en priver – ou de diminuer sensiblement votre consommation – pendant ce carême. ■

Vincent Lafargue

Fragile comme l'herbe

La vie de l'homme sur terre est éphémère. Il est comme l'herbe, dit la Bible. Ce temps de pandémie le lui rappelle avec force et pose à nouveaux frais la question de la mort.

La mort reste un mystère. Pour les chrétiens, elle est un passage vers la lumière.

«L'homme! Ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs. Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus. Et le lieu qu'elle occupait ne la reconnaît plus», dit le psaume (102 (103), 15-16a).

«Toute chair est comme l'herbe/Elle est comme la fleur des champs/Epis, fruits mûrs, bouquets et gerbes/Hélas! Tout va se desséchant»: ces paroles de la chanson *Les trois cloches* de Jean Villard Gilles interprétée par Edith Piaf et les Compagnons de la chanson proviennent de ce psaume. Cette chanson parle de la vie humaine: naître, aimer, mourir.

Comparer la vie de l'homme à la fleur des champs qui demain ne sera que poussière est pour le moins politiquement fort peu correct. Depuis plus d'un demi-siècle, nous avons en effet retiré de notre catalogue de pensée la catégorie de la mort. Depuis l'après-guerre, nous passons notre temps à

repousser son échéance, inventant même des scénarios pour prolonger, pour augmenter la vie. Et nous faisons, au quotidien, tout notre possible pour ne pas y penser.

RUDE PERSPECTIVE

Or voilà que ce qui secoue maintenant notre civilisation, la présence de la Covid-19, vient poser à frais nouveaux la question de la mort. De la durée de vie en tout cas. L'humain serait-il comme l'herbe et la fleur des champs dont le psaume nous dit: «Lorsqu'un souffle passe sur elle, elle n'est plus»? Deviendrions-nous à nouveau mortels?

C'est en tout cas, parmi d'autres, une des composantes de la déprime ambiante, du découragement, voire de la dépression de beaucoup... Oh non, la perspective de la mort, la sienne et celle des autres, n'est pas un sentiment très exaltant, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais est-ce si dramatique